

Le bon docteur Santamans

Belgrano – Buenos Aires

Avril 1975.

La docteure Silvina Santamans signe l'ordonnance, et la tend à Madame Galdós. Celle-ci fait le geste de fouiller dans son sac, mais Silvina l'arrête aussitôt.

- Non, Madame Galdós, ce n'est pas la peine. L'autre jour, votre mari est venu me réparer la voiture et il ne m'a rien demandé. Entre voisins, n'est-ce pas ? A propos, comment va votre fille, Camila ?

- Très bien, merci. Grâce à l'aide de Julia, elle comprend mieux et elle a amélioré ses notes en mathématiques. Votre fille est tellement gentille avec elle...

- Elle adore enseigner. C'est presque une vocation chez elle.

- Elle veut devenir professeure ?

- Non, ça ne va pas jusque là. Depuis la mort de mon pauvre mari...

- Un brave homme, vraiment. Tout le monde ici l'aimait tellement...

- Il a toujours été un modèle pour Julia. Un exemple. C'est pour cela qu'elle veut suivre son chemin et devenir elle aussi médecin. Elle entrera à l'université l'an prochain.

- La pauvre. Je veux dire... à nous aussi, notre bon docteur nous manque tant...

- Je le sais. Nous le savons. Et nous sommes reconnaissantes aux gens du quartier de leur compassion. C'est un vrai réconfort après tout ce que nous avons vécu.

La docteure se lève, mettant fin à la consultation. La patiente sort en marche arrière, sans cesser de hocher la tête en signe de reconnaissance. Parvenue à la porte, elle lui serre la main, et il s'en faut de peu qu'elle ne la porte à ses lèvres, mais Silvina parvient à stopper son geste.

- Saluez votre mari de ma part. Lui aussi, est un modèle pour votre fille. Bonne journée, Madame Galdós.

La docteure Santamans ferme la porte, et prend une grande respiration. Il est déjà sept heures mais heureusement Madame Galdós était sa dernière patiente. Elle range son bureau, baisse le store et sort du cabinet. Fatiguée, très fatiguée, mais contente. Finalement, elles sont parvenues à relever la tête et à s'en sortir. Toutes les deux, Julia et elle. Cela n'empêche pas que depuis quelques mois Silvina soit préoccupée. Cette nouvelle passion de sa fille d'aller faire la classe dans un bidonville. C'est dangereux. Les gens qui habitent là ne sont pas tous des gens « comme il faut ». Bien sûr, Julia n'y va pas habillée comme une princesse, et puis, elle est encore très jeune. Mais là-bas tout le monde sait d'où elle vient. Que c'est une fille de médecins. Une fille de riches. Est-ce que les parents des enfants à qui

elle donne les cours la défendraient si quelqu'un l'agressait ? Peu probable. Pourquoi prendraient-ils le risque d'affronter des gens de leur propre quartier pour défendre pour une petite bourgeoise ?

Et ce n'est pas le seul danger. Car Silvina sait également d'où sortent tous ceux qui mettent en place ces programmes d'enseignement. Pour la plupart, des jeunes gauchistes, « Montos », ERP, ou FAP¹. Péronistes, sans doute, mais surtout révolutionnaires. Elle sait bien que sa fille ne milite dans aucun de ces groupes. Elle a simplement suivi son amie Patricia Andrade, qui donnait des cours dans la « villa² » depuis déjà quelque temps. Une idée qui l'a enthousiasmée, parce qu'il s'agissait d'aider les plus nécessiteux, les plus pauvres, et en même temps, de « faire » la prof, quelque chose qui l'a toujours attirée, dès l'enfance, quand elle affirmait à ses parents que, plus tard, elle ferait « comme la tante Marcelline », la sœur de Silvina, qui est professeure de mathématiques à Rosario. Une façon d'être utile, et en même temps, de goûter à une passion ancienne et rêvée. Mais avant cela, et peut-être surtout, une façon de marcher dans les pas de son père, cet homme merveilleux, tellement proche des gens, quelque fût leur condition, ce médecin qui, bien souvent, ne faisait pas payer les petites gens qui venaient le consulter, ce « bon docteur Santamans », comme toute le quartier l'appelait.

Pour Julia comme pour tous les habitants du quartier, des plus aisés aux plus pauvres, Pau Santamans restera dans les mémoires comme l'image du héros. Pendant la dictature d'Onganía, puis celle de Lanusse, il faisait partie d'un groupe de sympathisants péronistes militant pour le retour du vieux dirigeant exilé. Mais attention, aucun rapport avec les mouvements révolutionnaires d'extrême-gauche. Trop jeunes, trop violents, totalement irresponsables. L'assassinat du général Aramburu l'avait mis en fureur. Il n'aimait pas ce général réactionnaire qui avait contribué au renversement de Perón en 1955 et en avait proclamé la proscription totale, interdisant même qu'on prononce son nom publiquement, proscription qui s'était maintenue en vigueur jusqu'à ces dernières années. Mais son exécution lui paraissait une énorme ânerie contre-productive, et en rien « l'acte de justice » revendiqué par les Montoneros.

En tant que péroniste, il avait connu la prison, comme tant d'autres, après la « nuit des longs bâtons », en 1966. A l'époque, il donnait des cours à l'Université, et comme ses collègues, il en avait été expulsé manu-militari par la police d'Onganía, qui prétendait « purifier » l'enseignement supérieur, considéré comme un nid de subversion. Il n'avait passé que deux petites semaines dans les cachots de la

¹ Montoneros, Armée révolutionnaire du peuple, Forces armées péronistes : mouvements d'extrême-gauche actifs dans les années 70.

² C'est ainsi que sont appelés les bidonvilles en Argentine : *villas miseria*.

dictature, mas cela avait suffi à en faire, au moins aux yeux des habitants de son quartier, un martyr de la tyrannie d'un régime agonisant.

Il connut l'apogée de sa gloire et sa fin le même jour. Le 20 juin 1973, enfin, le bien-aimé Perón était autorisé à revenir sur le sol argentin, après dix-huit années d'exil. Tout ce que le pays comptait de péronistes avoués, silencieux ou clandestins, et ces trois groupes représentaient un nombre conséquent de citoyens, accourut pour le recevoir, au cours d'une manifestation énorme mise sur pieds par les cadres du mouvement sur l'autoroute Riccheri, à deux pas de l'aéroport international d'Ezeiza. C'est là que devait atterrir le fameux « avion noir » de l'imaginaire populaire, avec l'idole à son bord. Près de deux millions de personnes se rendirent au rendez-vous, des gens de toutes conditions, hommes, femmes, enfants, jeunes, vieux, familles entières. Une vraie fête populaire, pour célébrer le retour du chef et avec lui, des temps heureux. Le général tant attendu n'atterrit pourtant pas à Ezeiza ce jour-là, mais sur la base militaire de Morón, un peu plus au nord. Car peu avant son arrivée, les différentes factions du mouvement s'étaient affrontées physiquement : on avait tiré sur la foule, et il y avait eu de nombreux morts et blessés. D'un côté, les jeunes révolutionnaires, qui prétendaient occuper les premières places au pied de la tribune, en vertu de leur prééminence dans les différentes actions qui avaient fait pression sur les gouvernements militaires pour obtenir le retour de Perón. De l'autre, sur la tribune même, les membres de la droite péroniste, responsable principale de l'organisation de l'événement. L'origine de l'affrontement n'a jamais été clairement établie. Du moins, à l'époque. On en sait un peu plus aujourd'hui sur la volonté des seconds d'écarter les premiers du noyau dur du péronisme. Mais à ce moment-là, personne n'était vraiment en mesure de pouvoir fournir une explication objective³.

Ce qu'on ne connaît toujours pas, en revanche, ce sont les circonstances exactes au cours desquelles Pau Santamans a perdu la vie. Les deux factions se sont disputé son « héroïsme ». Pour les uns, il faisait partie du public et avait été atteint par un tir venu de la tribune. Pour les autres, il était *sur* la tribune, pistolet en main. Ce dont on était sûr en revanche, c'était qu'il n'aimait pas les militaires, qu'il détestait Onganía, le dictateur aux moustaches de morse, et qu'il n'avait guère confiance en son successeur, Alejandro Lanusse. Il haïssait la violence, et pour cette raison ne se sentait aucune affinité avec les mouvements des jeunes révolutionnaires, même ceux auxquels Perón avait pu donner un temps sa bénédiction. Il n'avait pas fêté outre mesure l'élection à la présidence d'Héctor Cámpora, presque un collègue (Cámpora était dentiste). Cámpora était le délégué personnel de Perón, mais sa candidature en lieu et place de celle du général

³ Voir « Ezeiza », d'Horacio Verbitsky. Ed. Contrapunto, Buenos Aires. 1985.

représentait une sorte de victoire pour les militaires réactionnaires. Ceux-ci avaient permis son retour, mais avaient réussi à l'écartier une nouvelle fois de l'élection, sous un prétexte fallacieux. Le fameux slogan « Cámpora au gouvernement, Perón au pouvoir », était loin de le consoler. En somme, on pouvait dire que le docteur Santamans, quelques minutes avant sa mort, était un péroniste un peu déçu, ou pour le moins sceptique.

On ne vit pas que des péronistes à son enterrement : si tout le quartier n'était pas présent, c'était juste parce que tout le monde n'aurait pu entrer dans le pourtant immense cimetière de la Chacarita. La politique elle-même n'y entra pas. En revanche, ce qui entra, et en force, ce fut tout ce que le quartier de Belgrano (ou plutôt, *les* quartiers de Belgrano : le Belgrano R.⁴ des riches, le Belgrano C. de la classe moyenne, et même le Bajo Belgrano des plus humbles) contenait d'amour, d'adulation, de reconnaissance, de fierté et de douleur face à la perte d'un de ses habitants les plus estimés. On vit ainsi côte à côte, ôtant leur chapeau, Don Mariano Schwartz, le fameux avocat des propriétaires terriens, et Don Feliciano Vega, le – très – jeune directeur de l'école de la Rue Sucre ; côte à côte, s'inclinant devant le cercueil, Madame Achaval-Gulden, veuve du célèbre fondateur de la compagnie d'Assurances Achaval-Gulden- Mortensen, et présidente de la société de bienfaisance de la paroisse Notre-Dame de Fatima, avec Madame Luisa Pérez-Avalos, responsable de la soupe populaire des Barrancas de Belgrano. Le docteur Santamans n'avait aucun ennemi.

Deux années passèrent. Silvina, qui travaillait à cette époque à l'hôpital central, reprit le cabinet privé de son mari, ainsi que sa patientèle. Personne ne lui fit défaut, bien qu'elle fût une femme. Autant pour la mémoire de son mari que parce qu'elle s'est avérée en définitive très bonne médecin. Et elle n'a pas tardé à jouir de la même popularité que son mari.

Julia également vit dans le souvenir de son père. Martyr et héros. Elle sait qu'il n'aurait pas aimé ce nouveau visage du péronisme, celui de López Rega – le sorcier, comme on l'appelle – celui d'Isabelita, la nouvelle femme de Perón – dont il ne viendrait à personne l'idée d'associer l'image à celle d'Evita – et surtout, des effrayants groupes criminels de la Triple A, l'Alliance Anticomuniste Argentine, qui sèment la terreur dans les quartiers pauvres de Buenos Aires, où les gens malgré l'évidence refusent de croire qu'ils sont une création de ce « nouveau » péronisme.

C'est que le « vieux » est mort l'an dernier. Et ce qui reste du péronisme semble être devenu une folie furieuse. Le pays se réduit au chaos. Il est LE chaos. Attentats, morts, tout est à feu et à sang. C'est tout un cycle digne d'une guerre civile qui semble s'être s'enclenché : manifestations, bombes artisanales,

⁴ R. pour « residencial ». C. pour « Central ».

enlèvements, répression. On voit débarquer un beau matin une Ford verte, ou noire, ou grise, qui se gare devant une maison ou au pied d'un immeuble. En sortent quatre ou cinq types en civil, on entend des cris, des bruits de lutte, parfois même des coups de feu, et on les voit tous ressortir, trainant un autre type, ou une femme, ou plusieurs, jeunes ou moins jeunes. Ils l'embarquent dans la voiture, et on n'en entend plus parler. Ni des types ni des gens qu'ils ont emmenés. Tout le monde sait ce qu'il en est, mais personne ne se risque au moindre commentaire. L'ombre de la Triple A s'étend sur toute la surface de la ville, depuis les cloaques de La Boca jusqu'aux bas-fonds de La Matanza, des belles villas de Tigre aux taudis d'Avellaneda. « Il n'y a pas de fumée sans feu »⁵ : c'est à peu près tout ce qu'on trouvait à dire, et on ne savait pas encore que la phrase allait se muer en véritable rengaine, tout au long des années de peur et de désespoir qui allaient suivre. Pour le moment, seule la peur règne : le désespoir ne s'est pas encore emparé de toutes les âmes.

Et c'est pour cela, parce qu'il y a toujours un peu d'espoir, que Julia a accepté avec enthousiasme la proposition de sa copine Patricia. Il y a toujours quelque chose à faire ; jusqu'à ce qu'une maison ne soit totalement brûlée, il reste quelque chose à sauver des flammes.

Cela ne plait pas à Silvina, mais elle ne peut pas l'en empêcher. Encore moins le lui interdire. Autant lui interdire d'honorer la mémoire de son père.

Les deux jeunes filles se rendent au bidonville tous les mardis et jeudis après-midi. Elles travaillent deux ou trois heures, pas plus, car elles doivent penser à leurs propres études. Les enfants dont elles s'occupent ont entre six et dix ans. Elles font la classe dehors, ou, s'il fait mauvais temps, dans une sorte de hangar où les habitants gardent les matériaux qui servent à construire leurs baraques, des briques, des sacs de ciments, des tôles, du fil de fer, des poutres de bois, etc... Contrairement aux craintes de Silvina, elles n'ont jamais eu de problème avec les habitants. Bien sûr, les garçons de leur âge ne manquent pas, et elles se savent épiées, elles sentent les tourbillons de désir qui leur tournent autour. Elles entendent les rires étouffés, et parfois, pour les plus hardis, des commentaires salaces. Mais cela ne va jamais plus loin. Cette partie du bidonville est contrôlée par les prêtres du MSTM⁶, il y en a toujours un pour les accompagner quand elles entrent, un autre quand elles sortent. Et ils ne sont jamais loin quand elles sont avec les enfants. De toute façon, ici, les débordements sont rares, et les habitants, pacifiques.

⁵ « Algo habrá hecho » : littéralement « Il (ou elle) a bien dû faire quelque chose ».

⁶ Mouvement des prêtres pour le tiers-monde.

Julia connaît les préventions de sa mère. Elle n'essaie pas de la tranquilliser. Elles se sont beaucoup disputées, mais c'est fini. Elle connaît bien sa mère. Elle sait qu'elle comprend parfaitement ses raisons : ce qu'elle va faire au bidonville, et pourquoi elle le fait. Elle ne lui laisse pas le choix de décider si c'est bien ou mal. Elle lui interdit de juger. Sa mère ne peut pas la juger. D'abord parce que son père, lui, ne l'aurait jamais jugée. Ou mieux : il l'aurait bien jugée. C'est une évidence. Quand elle se rend au bidonville, elle sait que son père la suit des yeux, de là-haut, et qu'il lui sourit. Elle sent son visage au-dessus d'elle, entre nuages et ciel, et elle sait qu'il est fier d'elle. Si ce n'était pas le cas, elle le sentirait tout pareil, et elle obéirait. Mais comment son père pourrait ne pas être d'accord ? Si ce qu'elle fait n'est que la continuation de ce qu'il faisait, lui ?

Elle ne comprend pas pourquoi Silvina insiste pour lui parler, tous les quatre matins, de ces mouvements extrémistes. Bien sûr que son père les détestait lui aussi. Les Montoneros, l'ERP, les FAR⁷. Et alors ? Qu'est-ce que ce qu'elle fait au bidonville a à voir ? Elle ne les y a jamais rencontrés. En tout cas, pas dans la partie du bidonville où elle fait la classe.

Une fois que sa mère s'était montrée particulièrement lourde, Julia lui avait parlé, pour la calmer, des curés du MSTM. Elle n'avait pas compris pourquoi sa mère s'était alors autant énervée. Une vraie furie. Pour des curés. Des curés catholiques, naturellement.

- Ces curés-là sont tous communistes.

Lui avait signifié sèchement Silvina. Autrement dit, des suppôts du diable. Ils n'avaient pourtant rien de diables communistes. Pas de couteaux entre les dents, et le livre qu'ils avaient constamment dans les mains était bien la Bible, pas le Capital ou le petit livre rouge. Ils parlaient de Dieu, pas de Lénine. Ils avaient aidé à construire une petite église, ou du moins un petit local où ils disaient la messe le dimanche. Des curés, quoi. Pour Julia, des *vrais* curés : qui prêchaient la pauvreté, la justice et la solidarité.

- Ils ne sont pas moins chrétiens que l'archevêque de Buenos Aires qui est allé bénir la nouvelle bagnole du président de la Sociedad Rural⁸, maman, avait répliqué Julia.

Si Silvina ne lui a pas donné la claque qu'elle tenait pourtant prête, c'était parce que quelqu'un avait sonné à la porte. Mais quelque chose, depuis, est resté brisé entre elles deux. Ce jour-là, Julia était allée au cimetière de la Chacarita, et avait pleuré pendant une heure sur la tombe de son père.

⁷ Forces armées révolutionnaires.

⁸ Syndicat de gros propriétaires terriens.

Julia n'a pas cessé pour autant d'aller travailler au bidonville. Bien au contraire. Elle a rajouté une date et une heure à son emploi du temps : le dimanche matin à dix heures. Elle ne va plus à la messe avec sa mère, comme c'était la tradition depuis qu'elle était en âge de marcher. La messe, elle y assiste à la *villa*, au milieu des enfants et de leurs parents. Elle reçoit l'hostie des mains du père O'Leary, « l'Irlandais » comme on le surnomme familièrement. Un jeune curé effectivement d'origine irlandaise, dont les parents travaillent encore comme journaliers dans la Pampa humide, du côté de San Antonio de Areco, où un des frères du vieil O'Leary, le grand-père, était lui aussi curé. Un curé « rouge » ? Sans doute, puisqu'il défend la dignité des villeros, leurs droits à des logements décentes, à l'eau et à l'électricité, à l'éducation et à la santé. Si c'est ça être « rouge », ou communiste...

Julia se méfie de la politique. De son point de vue, et de ce qu'elle a pu en observer, les politiciens, ceux qui appartiennent à des partis ou qui sont élus dans les assemblées, dans les mairies, dans les syndicats, sont surtout des ambitieux qui recherchent le pouvoir. Pau Santamans ne faisait pas de politique. Du moins, dans ce sens là, celui du pouvoir, de la conquête du pouvoir. Il était un péroniste de la première heure, à une époque où péronisme allait de pair avec la défense des plus faibles. Le péronisme d'Evita. Celui de la dignité des plus pauvres. Julia avait appris de son père à se méfier des militants politiques. De ces gens qui font des beaux discours, agitent des banderoles, crient des slogans, et parlent sans cesse d'écraser leurs adversaires. Son père ne voulait écraser personne, il ne parlait pas beaucoup et ne s'était jamais présenté à la moindre élection. Il était partisan, bien sûr. S'il n'avait pas voté Perón en 46, c'est qu'il était trop jeune pour voter. Il l'avait fait en 52. Avait pleuré en 55, quand les « gorilles »⁹ avaient obligé le général à s'en aller. Puis il s'était efforcé de faire son métier en harmonie avec lui-même : avec humanité. S'il n'avait milité dans aucun groupe de la « résistance péroniste », il n'en avait pas davantage renié l'héritage des « années heureuses », et avait continué de vivre et de travailler en péroniste. Fidèle à ses convictions, sans pour autant s'en faire un drapeau. Sa seule doctrine, c'était de montrer au quotidien qu'un vrai péroniste travaillant dans l'ombre valait mieux que dix politiciens brillant sous les projecteurs.

Patricia ne partage pas exactement le même point de vue. Elle répète souvent à Julia qu'il faut « s'engager ». Qu'on ne doit pas laisser la politique et le pouvoir aux seuls réactionnaires. Que le peuple a des ennemis et qu'il faut les combattre. Que ça ne suffit pas de travailler dans les bidonvilles, il faut lutter pour les faire disparaître.

⁹ Surnom donné aux politiciens réactionnaires, militaires ou conservateurs.

Mais que pour ça, il faut encore avoir les moyens d'orienter la politique autrement. C'est-à-dire : en avoir le pouvoir.

Les deux jeunes filles discutent souvent de ce sujet. Elles sont d'accord sur le fond, bien sûr. Pas sur les moyens. Patricia parle de révolution, du pouvoir du peuple, de colère et de poings levés, Julia parle d'amour et de fraternité. Patricia parle d'humiliation, Julia d'humilité. Patricia dit « éradiquer », Julia « soulager ». Julia s'effraie souvent de la rage de Patricia, Patricia s'agace parfois de la tiédeur de Julia. Mais l'une est la fille du bon docteur Santamans, et l'autre celle de deux ouvriers du textile. Elles se comprennent et s'apprécient par-dessus tout. Elles s'amusent de leurs différences et de leurs différents, et savent se moquer d'elles-mêmes autant qu'elles se moquent l'une de l'autre.

- Pucelle rouge !
- Péroniste catho !
- Communiste d'opérette !
- Petite sœur des pauvres !
- Mécréante !
- Grenouille de bénitier !

Puis elles se mettent au travail, chez l'une ou chez l'autre, pour préparer les cours de la semaine.

L'immeuble de Patricia se trouve dans la même rue que la maison des Santamans. On le voit depuis les fenêtres donnant sur le devant. Cela permet à Patricia d'échanger des signaux avec Julia, car les Andrade n'ont pas le téléphone. Lorsqu'elle laisse pendre sa serviette jaune et verte à la balustrade du balcon, cela signifie « tu peux venir, s'il te plaît ? ». Alors Julia ouvre sa fenêtre, agite un grand mouchoir bleu et blanc, pour dire qu'elle arrive tout de suite. Ou rose, si ce sera seulement dans un moment ; rouge, si elle n'est pas disponible. Il y a ainsi tout un code de couleurs qui leur permet de communiquer à distance, et qu'elles perfectionnent de jour en jour, autant par jeu que par réelle nécessité.

Ce mardi matin, elles ont rendez-vous, comme d'habitude, au pied de l'immeuble, pour aller prendre leur bus. Julia guette à sa fenêtre, attendant l'apparition de la serviette blanche indiquant que Patricia s'apprête à descendre. Le meilleur moyen d'éviter de s'attendre sous la pluie, car il pleut des cordes, ce matin. A neuf heures, il est trop tard pour attraper le bus de neuf heures cinq. Julia soupire. Patricia est coutumière du fait : c'est une retardataire endurcie. Rien de bien grave : elles ne sont attendues à la *villa* qu'à la demie, et le bus ne met pas plus d'un quart d'heure à faire le trajet. A neuf heures quinze, Julia commence à s'inquiéter, les yeux rivés sur la fenêtre de la chambre de Patricia. Qu'est-ce qu'elle

fabrique ? A neuf heures vingt, elle se décide à aller voir. Peut-être est-elle malade ? Mais dans ce cas, pourquoi n'a-t-elle pas demandé à sa mère d'accrocher le mouchoir à carreaux à la poignée de la fenêtre pour l'avertir ?

Lorsqu'elle parvient sur le seuil de sa porte, Julia perçoit aussitôt quelque chose d'inhabituel dans la rue. Elle ne saurait pas définir exactement quoi. La rue balayée par la bourrasque est déserte et pourtant, elle sent comme une nervosité dans l'air, qui n'est pas due qu'au vent et à la pluie. Devant l'immeuble de Patricia, une voiture noire est mal garée, en travers, son nez sortant de la file des autos sagement stationnées le long du trottoir. En s'approchant, tenant son parapluie devant elle pour lutter contre le vent, elle entend que son moteur tourne. Puis soudain, par-dessus le bruit de l'intempérie, des cris, des claquements de portes. Le chauffeur bondit de la voiture et en fait le tour. Il vient aider deux autres hommes, qui tiennent fermement Patricia par les bras. Derrière eux, la mère, qui hurle. C'est vers elle que le chauffeur se dirige, et Julia le voit sortir quelque chose de son imperméable, et le brandir en direction de la femme. D'autres cris. Patricia est jetée dans la voiture, les deux types y rentrent à leur tour, puis le chauffeur, brandissant toujours ce que Julia identifie alors comme une arme, un pistolet, en direction de la mère de Patricia.

Julia se précipite alors, traversant la rue, et la voiture l'évite de justesse, avant de s'éloigner à toute vitesse en direction de l'avenue Crâmer. Elle rejoint la mère de son amie, assise sur le perron de l'immeuble, en larmes.

Silvina repose son bol de café sur la table, et invite sa fille à s'asseoir à la table. Julia, exaspérée par la réaction, ou plutôt l'absence de réaction, de sa mère, se met à hurler.

- Ils l'ont enlevée ! Enlevée ! Trois types dans une bagnole noire ! Il faut qu'on aille à la police. Tout de suite ! Maman !

- Calme-toi, Julia. Je ne pense pas qu'ils l'aient « enlevée ». Je crois plutôt qu'ils l'ont arrêtée.

- Arrêtée ? Toi tu crois que ce sont des flics ? Ils n'avaient pas l'air de flics, je te jure ! Dépêche-toi, il faut qu'on y aille, vite !

Silvina regarde sa fille, d'un œil presque attendri. Elle travaille avec tous ces gauchistes et ces curés rouges, comment peut-elle rester aussi naïve ? Elle sait pourtant bien que son amie milite. Qu'elle fait partie d'un groupe révolutionnaire. Est-ce que cela ne devait pas finir par arriver ?

- Assieds-toi et calme-toi. C'est forcément la police qui l'a arrêtée.

- La police ? Qu'est-ce que tu en sais que c'est la police ? Je t'ai dit qu'ils...

- Qu'ils n'avaient pas des têtes de policiers, oui. Tous les policiers ne travaillent pas en uniforme, ma chérie. Tu le sais très bien.
- Mais Patricia n'a rien fait !
- Si elle n'a rien fait, ils la relâcheront très vite. Nous sommes dans un pays de droit.
- Ils n'avaient aucune raison pour l'arrêter.
- Ah ça, c'est autre chose. On n'arrête jamais les gens pour rien. Ils veulent peut-être l'interroger sur ses relations politiques, tu ne crois pas ?
- Et qu'est-ce que ça peut leur faire ? Elle a quand même le droit d'avoir des opinions.
- Sans doute. Mais pas de faire partie de groupes terroristes.
- Elle ne fait pas partie d'un groupe terroriste ! D'où tu sors une connerie pareille ?
- Tu m'as dit toi-même qu'elle avait des amis qui militaient dans des partis d'extrême-gauche.
- Des amis ! Mais pas elle. Et quand bien même...
- Ce sont des gens qui commettent des attentats. Qui tuent. Rappelle-toi ce syndicaliste, l'ami de Perón, commente s'appelait-il déjà... Rucci.
- On n'a jamais su qui l'avait buté.
- Ne parle pas comme ça. D'où sors-tu ce vocabulaire ? Tout indique que c'est un de ces groupes. D'ailleurs ils n'ont pas démenti. Ce sont des gens dangereux, Julia. Tu sais aussi ce que ton père en pensait.
- Tu mélanges tout. Patricia n'a jamais tué personne. Elle n'a jamais rien fait de mal.
- Alors je te l'ai dit, ils ne la garderont pas. Peut-être veulent-ils juste l'interroger.
- Ah oui ? Alors parce qu'ils avaient « juste besoin de l'interroger », ils viennent la chercher à trois et la jettent de force dans leur voiture, sans rien expliquer à sa mère ? Non mais tu t'entends, maman ?
- De toute façon, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?
- Aller au commissariat. Et tout de suite.
- Ils nous enverront promener. Ils nous diront que cela ne nous regarde pas, et ils auront raison.
- Donc, tu ne veux rien faire ?
- Il n'y a rien à faire.
- Bien. J'irai, moi. Je ne laisserai pas la mère de Patricia y aller toute seule.
- Et son père ?
- Il n'est pas encore prévenu. Il est à son travail. J'y vais.
- Non Julia, tu ne vas nulle part. Je t'interdis...
- Tu n'as rien à m'interdire. Si tu préfères t'en laver les mains, c'est ton problème. Papa, lui, aurait fait quelque chose.
- Qu'est-ce que tu en sais ? Ton père ne faisait pas de politique.

- Il y a plein de façons de faire de la politique, maman. Et arrêter des gens qui aident les pauvres, c'est aussi faire de la politique. Tu crois vraiment que je suis une dinde et que je ne comprends rien ?

- Non seulement tu ne comprends rien, mais tu es complètement inconsciente. A partir de maintenant, je ne veux plus que tu ailles à la *villa*. C'est trop dangereux. Tu entends ? Je ne veux pas que la police t'arrête à ton tour. C'est fini Julia.

Julia fixe sa mère d'un regard noir, entre haine pure et immense déception. Elle a tant admiré son père, et maintenant sa mère la remplit de honte. Elle choisit de se taire, avant que ses mots ne franchissent une frontière sans retour. Elle veut croire que sa mère a peur. Juste peur et rien d'autre. Elle préfère le croire, car sinon, elle sait qu'il deviendrait alors difficile de vivre sous le même toit.

En elle-même, elle admet que sa mère a au moins raison sur un point : il y a un certain nombre de choses qu'elle ne comprend pas. Pas seulement des choses du présent, d'ailleurs. Pas seulement à propos de l'attitude de sa mère. Cela va beaucoup plus loin. Elle avait onze ans lorsque son père a fait ce séjour en prison. Elle se souvient de sa terreur, de sa honte et de sa colère. La terreur de ne plus jamais revoir son père – elle croyait qu'on allait le juger, et peut-être le fusiller – la honte devant ses camarades d'école – son père arrêté par la police, comme un vulgaire voleur ! – et sa colère ensuite, déjà, contre l'absence de réaction de sa mère, qui avait l'air si scandaleusement tranquille alors que son mari dormait en prison. Et son étonnement, après, de voir son père reprendre son travail comme si rien ne s'était passé, sans le moindre mot de révolte, sans le moindre commentaire au sujet de ce qui lui était arrivé, comme si cela avait été la chose la plus naturelle du monde d'être arrêté sur son lieu de travail, d'avoir reçu des coups de matraque sur la tête, et d'avoir passé quinze jours dans une cellule sans qu'on ait avancé le moindre motif pour le garder enfermé. La vie avait repris son cours, à la seule différence près que Pau Santamans n'était plus allé à l'université, pour se consacrer entièrement à ses tâches de médecin de ville. Et que, quand même, le nom de Perón avait fait une réapparition aussi éclatante que remarquée dans les conversations familiales.

Julia quitte la pièce sans un mot, et sans prêter attention à l'appel de sa mère qui veut la retenir. Elle attrape son imperméable, son parapluie, et sort en claquant la porte. Dehors, il pleut toujours autant. Elle traverse la rue, et se dirige vers l'immeuble des Andrade. Bien sûr qu'il y a peu de chances que leur démarche serve à quelque chose. Elle sait ce qu'est la Triple A. Tout se bouscule dans sa tête. Depuis la mort de Perón, le pays semble être devenu un monde totalement incompréhensible, où toutes les valeurs semblent devoir se mélanger dans un sinistre gâchis. Le péronisme lui-même, ce péronisme que lui décrivait son père avec tant d'amour et de nostalgie dans la voix, semble être pris de folie. Isabel est

bien loin d'être une nouvelle Evita, et López Rega a tout d'un fasciste. Tout comme cette Norma Kennedy qu'elle se souvient avoir vue dans la maison deux ou trois fois quand elle était encore petite, une femme un peu étrange, sèche, qui avait toujours l'air en colère mais qui se montrait extrêmement gentille avec elle en arrivant, et qui pourtant l'ignorait tout à fait pour le restant de son séjour dans la maison, et repartait sans même l'embrasser. Une femme comme celle-là, dont Julia a entendu dire qu'elle était sur la tribune au moment du massacre d'Ezeiza, pouvait-elle être l'amie des ses parents ? Elle ne l'a jamais revue après la mort de son père, et Silvina a toujours refusé d'en parler. « Une connaissance, c'est tout ». Pau Santamans aurait-il pu être l'amie d'une fasciste ?

A peine a-t-elle sonné que la porte s'ouvre. La mère de Patricia s'apprête à sortir, un foulard sur la tête.

- Je ne sais pas comment joindre mon mari. De toute façon, ils ne le laisseront pas partir. Autant qu'il ne s'inquiète pas toute la journée. C'est tellement gentil à toi de m'accompagner. Il faudra que j'aie remercié ta mère.

Il est plus de dix heures lorsque Julia rentre enfin. Ils les ont trimballées de commissariat en commissariat, avec à chaque fois le même refrain : « Nous ne savons rien. Allez voir à... ». Et elles repartaient, à pied ou en bus, en fonction des distances. Elles ont parcouru comme cela la moitié de la ville, de Belgrano à Palermo, puis de Palermo à Villa Crespo, Almagro, San Telmo. Personne ne voulait seulement prendre leur plainte. C'est seulement au commissariat d'Almagro qu'un jeune policier, plus disponible et aimable que ses collègues, a pris le temps de les écouter et a fini par hocher la tête d'un air contrit. Il ne pouvait que confirmer ce que Julia savait déjà.

- Ce n'est pas la police qui l'a arrêtée.

Il ne voulait visiblement pas en dire plus. Tout en parlant, il regardait de droite et de gauche, comme pour vérifier que ses collègues n'écoutaient pas. Devant l'insistance des deux femmes, il avait fini par les entraîner dans une petite pièce à part, et avait simplement griffonné quelques mots sur un papier.

- Tenez. C'est l'adresse d'un avocat qui s'occupe de ce genre d'affaire. Il vous aidera mieux que nous. Ici, nous ne pouvons rien faire. Il faut voir plus haut.

La pauvre Madame Andrade était ressortie sonnée, comme vidée. Jusque là, elle avait refusé de croire ce qu'avait tenté de lui expliquer Julia. Cette histoire de police parallèle aux ordres du gouvernement. Comment un gouvernement péroniste... Péroniste ! Isabelita n'est-elle pas la veuve de Perón ? Ce gouvernement n'a-t-il pas été formé par Perón ? Ses ministres, sa police, ne peuvent

pas se comporter ainsi avec des gens honnêtes. Les Andrade n'ont-ils pas voté Perón ?

A San Telmo, un quartier qu'elles connaissaient mal, elles avaient mis du temps à trouver le cabinet de l'avocat, une toute petite maison coincée entre deux immeubles, presque au coin des rues Tacuarí et Umberto 1^{er}. Elles avaient dû beaucoup marcher, car elles n'avaient pas pris le bon autobus, et celui qu'elles avaient choisi les avait laissées sur le Paseo Colón, à douze *cuadras*¹⁰ du bon endroit. On les avait fait attendre un très long moment, parce que l'avocat était au tribunal. Mais il était leur dernier espoir, et elles étaient restées patiemment, assises côte à côte, les mains entremêlées, et Julia avait déployé des trésors d'optimisme pour éviter que Madame Andrade ne s'effondre tout à fait.

Optimiste, Julia ne l'était pourtant pas tant que cela. Elle était désormais sûre que la police officielle n'était pour rien dans l'enlèvement de Patricia, et c'était la pire des nouvelles. Mais que pouvait-on reprocher à Patricia ? Elle avait ses idées, mais ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une activiste. Elle ne faisait rien d'autre qu'apprendre à lire aux enfants de la *villa*. Tout comme Julia. On ne pouvait pas arrêter les gens pour ça. Au contraire : est-ce qu'elles ne rendaient pas service à l'état en enseignant gratuitement là où il n'y avait pas d'école ?

Non. Patricia n'avait rien fait de mal, et l'avocat n'aurait aucune difficulté à le montrer. Et la Triple A, toute parallèle qu'elle était, devait bien dépendre d'une autorité. On ne pouvait pas, dans un pays démocratique, escamoter les gens sans rendre de comptes. On n'était tout de même pas au Brésil ! C'était un fil ténu, mais Julia avait choisi de s'y accrocher, et de le tenir bon. Qui pourrait avoir l'âme aussi noire pour vouloir du mal à une fille de dix-huit ans ?

Silvina est dans le salon, debout face à Julia qui vient d'entrer. Lorsqu'elle a entendu la porte, elle a posé le livre qu'elle ne lisait pas, et s'est levée. Julia est exténuée, ses vêtements sont trempés, ses cheveux tombent, raides, sur ses épaules, et dégoulinent d'eau. Son visage est défait, ses yeux gonflés et sa bouche tombante trahissent un immense désarroi. Elle est sur le point de fondre en larmes, ses mains lâchent le sac qu'elle tenait encore et s'ouvrent. Elle fait un pas en direction de sa mère, comme pour se jeter dans ses bras. Et reçoit une claque magistrale.

A trois heures du matin, Julia n'est toujours pas parvenue à s'endormir. Sa joue brûle encore du feu de la main de sa mère. Elle n'a rien dit. Pas protesté. Elle a simplement regardé Silvina, puis s'est précipitée dans sa chambre et l'a fermée à clé.

¹⁰ Une *cuadra* est la distance séparant deux rues parallèles, un côté de pâté de maisons. A Buenos Aires, environ 150 mètres en moyenne.

Il n'y a pas eu de discussion. Silvina n'est pas venue frapper à sa porte, ne l'a pas appelée. Elle devait pourtant l'entendre, même à travers l'épaisseur des murs. Julia ne pleurait pas, elle n'avait plus de larmes, elle n'était plus qu'une longue plainte, un interminable cri de douleur. Mais elle n'est pas venue, n'a pas paru s'en inquiéter. Une seconde avant la claque, ce que Julia avait lu dans le regard de sa mère n'était rien d'autre qu'une colère froide, une dureté telle qu'elle ne l'avait jamais vue auparavant. Elle ne lui avait rien dit, rien demandé. Juste giflée, et en dix-huit ans, c'était la première fois que Silvina levait la main sur sa fille.

Julia, à bout d'insomnie et de chagrin, finit par se lever. Elle ouvre sa porte, écoute. Tout semble dormir dans la maison. Sa mère dort-elle ? Vraiment ? Ou est-ce qu'elle aussi tend l'oreille, entend la porte de la chambre grincer légèrement ? Vaut-elle sortir de sa propre chambre, à la rencontre de sa fille, pour lui parler enfin ? S'excuser, la prendre dans ses bras, l'embrasser ? Julia n'aimerait autant pas. Pas maintenant. Elle n'est pas en état de parler, et elle sait que sa mère non plus. A pas de loup, Julia se dirige vers la cuisine. Elle a soif. Elle n'a rien mangé ni bu depuis le petit-déjeuner de la veille, mais elle n'a pas faim. Juste soif, d'avoir tant pleuré, d'abord avec Madame Andrade, au sortir du cabinet de cet avocat qui leur a laissé si peu d'espoir, puis seule dans sa chambre, désespérément seule avec son chagrin et sa peur.

Un grand verre d'eau à la main, elle traverse le salon, sans but précis, comme une somnambule. Les volets ne sont pas fermés. Qu'a fait Silvina, après que sa fille se soit barricadée dans sa chambre ? Est-ce qu'elle est venue, comme Julia le fait maintenant, coller son front à la vitre pour observer la pluie qui continue de tomber, encore et encore, comme une interminable cascade de larmes ? Est-elle restée assise dans le canapé, avec ce même regard fixe et vide, aussi raide qu'un morceau de bois sec, que tout à l'heure lorsque Julia est entrée ?

Julia s'écarte de la fenêtre, le cœur barbouillé par tant d'obscurité, tant de pluie, tant de vent au dehors. Il n'y a pas de lumière aux fenêtres du troisième, dans l'immeuble en face. Elle essaie d'imaginer Monsieur et Madame Andrade en ce moment. Chez eux ? Où sinon ? Il y a peu de chances qu'ils soient en train de dormir, eux non plus. A quoi pensent-ils ? Leur reste-t-il encore une miette d'espoir, un semblant de foi ? Ou ont-ils déjà sombré ? Qui pourra les aider ? Qui retrouvera Patricia ? Comment ?

Julia s'assoit sur le canapé, épuisée, rendue. Elle avale une grande goulée d'air. Elle voudrait prier, elle essaie, mais elle se rend compte aussitôt que ses mots ne peuvent aller nulle part, qu'ils sont irrémédiablement enfermés dans un vide aussi infini que l'univers, et qu'ils s'effacent presque aussitôt murmurés.

Sur la table basse, il y a encore le gros livre que Silvina a posé juste avant que Julia n'entre dans la pièce, tout à l'heure. Sa mère n'est pas une lectrice. Ses lectures se limitent aux revues médicales et même pendant leurs rares vacances, Julia ne l'a jamais vu lire autre chose que des petits romans à l'eau de rose. Un peu étonnée, elle attrape le livre, pour en lire le titre. Une feuille s'en échappe, et glisse sur le tapis. Julia la ramasse, et va pour la replacer entre les pages, lorsque son œil tombe sur un mot qui la frappe. Le texte est écrit à la main, surchargé de corrections et de ratures, et elle reconnaît aussitôt l'écriture de sa mère. Le mot qui a retenu son attention est « ANDRADE », écrit ainsi en capitales. Il est suivi de l'adresse de Patricia.

Julia comprend qu'il s'agit d'un brouillon de lettre. Et lorsqu'elle en commence la lecture, son sang se fige. Elle est adressée à un certain « estimado Señor Almirón ». Almirón. Julia a déjà entendu ce nom, mais ce n'est pas chez elle. C'est Patricia elle-même qui lui a cité ce nom. Qui est-ce déjà ? Le souvenir met du temps à remonter à la surface. Elles parlaient du gouvernement, de ce fasciste de López Rega, « El Brujo », le sorcier. Almirón... Almirón est lié à López Rega. Il doit en être très proche, même. Quel mot avait dit Patricia ? Garde du corps. Ou garde personnel. Quelque chose comme ça.

Mais c'est impossible. Sa mère, sa propre mère, n'a pas pu écrire à Almirón. Encore moins pour lui parler de Patricia. D'abord elle ne peut pas connaître Almirón. Comment, et pourquoi, Silvina Santamans, la veuve du bon docteur Santamans, connaîtrait-elle un type comme Almirón¹¹ ? Le chef de la garde personnelle du « Brujo », du sorcier López Rega. Le sinistre inventeur de la Triple A.

Julia lit et relit le texte, le débarrassant mentalement de toutes ses ratures, reconstituant les mots illisibles, remettant les paragraphes dans l'ordre logique de ce qui a dû être la version définitive. Puis elle reste un long moment immobile, comme paralysée, incrédule. Transformée en statue de pierre. La même statue de pierre que sa mère, tout à l'heure, lorsqu'elle la giflée de toutes les forces de sa main de pierre. De son cœur de pierre.

Puis elle se lève, la feuille à la main, et se dirige doucement vers la chambre de Silvina.

¹¹ Rodolfo Eduardo Almirón est également soupçonné d'être directement impliqué dans l'assassinat du père Mujica, membre du MSTM (voir note 6) en mai 1974.